

---

## La traduction au Siècle d'Or

une pratique qui s'hérîte. Le cas de la famille Aguilar

**Hélène Rabaey**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1448>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1448

ISSN : 1775-3821

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 725-739

ISBN : 978-2-86781-793-9

ISSN : 0007-4640

### Référence électronique

Hélène Rabaey, « La traduction au Siècle d'Or », *Bulletin hispanique* [En ligne], 113-2 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1448> ; DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1448

---

# La traduction au Siècle d'Or : une pratique qui s'hérite. Le cas de la famille Aguilar

---

HÉLÈNE RABAEY  
GRIC-Université du Havre

*Cet article traite de la filiation dans le domaine de la traduction aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à travers l'exemple d'une famille d'humanistes espagnols d'Escalona : les Aguilar.*

*Este artículo plantea la cuestión de la filiación en el área de la traducción en los siglos XVI y XVII a través del ejemplo de una familia de humanistas españoles de Escalona: los Aguilar.*

*This article deals with relation in the world of the sixteenth and seventeenth centuries translation, through the example of the Aguilars, a Spanish family of humanists from Escalona.*

*Mots clés* : Traduction - Humanisme - Juan de Aguilar Villaquirán - Esteban de Aguilar y Zúñiga.

En 1617, Juan Fernández de Aguilar Villaquirán avait achevé sa traduction des œuvres de Lucien<sup>1</sup>. Son travail était immense puisqu'il avait traduit tous les recueils de dialogues à l'exception de celui des

---

1. *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente, traducidas de latín en romance castellano por Ioan de Aguilar Villaquirán, natural de la villa de Escalona, año de 1617.* Bibliothèque Menéndez Pelayo (Santander), ms 55.

*Courtisanes* et, au total, il offrait à ses lecteurs environ la moitié de l'œuvre complète de Lucien en castillan. De même, il signalait dans sa traduction deux dialogues qui n'étaient pas de la main de Lucien : le *Demarato Filalites* (*Veritatis et Philalethes*) et la *Diosa Virtud* qui, comme l'a montré Teodora Grigoriadu, avaient été composés respectivement par Maffeo Vegio et Leon Battista Alberti<sup>2</sup>. On retrouvera d'ailleurs le dialogue d'Alberti dans d'autres anthologies plus tardives de Lucien<sup>3</sup>. Une telle production fait de Juan de Aguilar Villaquirán, pour l'époque, le plus grand traducteur espagnol de Lucien. Dans son prologue, il écrivait que l'une de ses motivations avait été la découverte de deux ou trois dialogues de Lucien traduits par son père<sup>4</sup>, découverte qu'il fit peut-être à la mort de celui-ci alors qu'il était âgé d'environ 30 ans :

*Y alentóme no poco aver llegado a mis manos dos o tres diálogos deste mismo autor bueltos en castellano por un hombre tan docto como a todos consta que lo fue, el doctor Aguilar mi padre, tan bien imitados, con tanta gracia y curioso estylo, como aquél en que en su original (al parecer) estaban...<sup>5</sup>.*

Cette affirmation montre l'importance de l'héritage dans la pratique de la traduction, non seulement en tant que motivation suscitée par une volonté d'imitation, d'émulation ou d'hommage, mais aussi dans la manière même de traduire. En effet, Juan de Aguilar met en relief la justesse de l'imitation de son père qui a su conserver en castillan le même style que Lucien. Or, c'est exactement celui-ci, qu'à son tour, il adoptera dans sa traduction.

La famille Aguilar appartenait à la petite noblesse comme l'atteste l'enquête de *probanza* qui débuta en 1612 sur réclamation de Juan devant la Chancellerie de Valladolid et qui s'acheva deux ans plus tard sur la reconnaissance de leur *hidalguía*<sup>6</sup>. Ce document de plus de quatre cents

2. Teodora Grigoriadu, « La traducción castellana de Juan Aguilar en su contexto de versiones del *corpus lucianum* : Las obras de Luciano Samosatense... », en *Letras humanas y conflictos del saber : la filología como instrumento a través de las edades*, A. Vian Herrero et Consolación Baranda Leturio (eds), Madrid, Editorial Complutense, 2008, p. 338.

3. Cf. Teodora Grigoriadu, « Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente », *Manuscrito 55 de la Biblioteca Menéndez Pelayo : edición y estudio*, thèse doctorale de l'Université Complutense dirigée par Ana Vian Herrero et soutenue en 2009, note 241.

4. Son père semble être décédé vers 1594 d'après la majorité des témoignages recueillis auprès des témoins interrogés lors de l'enquête sur leur titre de noblesse. Cf. Archivo de la Real Chancillería de Valladolid, Sala de Hijosdalgo, liasse 1402, dossier 1.

5. « Epístola dedicatoria del autor a N. su amigo en que le declara su motivo y el que lleva Luciano en sus *Diálogos*. »

6. Archivo de la Real Chancillería de Valladolid, Sala de Hijosdalgo, liasse 1402, dossier 1.

pages nous offre de précieuses informations sur sa famille. Juan Fernández<sup>7</sup> Aguilar de Villquirán naquit en 1564<sup>8</sup> à Escalona où il semble avoir résidé toute sa vie. Il était le fils du docteur Alonso Fernández de Aguilar et d'Ana Ruiz de la Cuadra<sup>9</sup> ; le premier était originaire d'Almorox et la seconde d'Escalona. Son grand-père, Francisco Fernández de Aguilar, était originaire d'Aguilar de Campoo tandis que sa grand-mère, María de Villquirán, était née à San Martín de Valdeiglesias. Enfin, le document nous fournit les noms de ses arrière-grands-parents : Martín Fernández de Aguilar qui épousa María de Gamboa.

---

Il est surprenant que ce document soit demeuré jusqu'à présent inconnu. Il est vrai que pendant longtemps personne ne semble s'être intéressé à ce traducteur d'Erasmus et surtout de Lucien. Marcel Bataillon le cite rapidement en note dans *Erasmus et l'Espagne*, tandis qu'Antonio Vives Coll affirme ne connaître aucune information biographique à son sujet : « Otro traductor de parte de la obra de Luciano es D. Juan Aguilar de Villquirán, de cuya vida nada sabemos... », *Luciano de Samosata en España (1500-1700)*, Valladolid, Secretariado de publicaciones de la Universidad de la Laguna, 1969, p. 28. Nous avons commencé à nous intéresser à ce traducteur d'Erasmus dès notre DEA en 1999 et avons poursuivi nos recherches dans notre thèse doctorale *Erasmisme, traductions et traducteurs d'Erasmus en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle*, thèse doctorale inédite soutenue en 2007 à l'Université de Rouen, dirigée par Alain Milhou et Philippe Berger. Depuis, l'œuvre de Juan Fernández de Aguilar a fait l'objet de la thèse doctorale de Teodora Grigoriadu. Ce magnifique et énorme travail a permis de sauver de l'oubli les belles traductions de Juan de Aguilar. En effet, s'agissant d'un manuscrit unique qui par endroits devenait illisible, Teodora Grigoriadu en a assuré la pérennité et l'a rendu accessible à tous. Son édition est en effet disponible sur le site de l'Université Complutense : <http://eprints.ucm.es/10598/1/T31864.pdf>. Dans son étude biographique, T. Grigoriadu semble ne pas avoir connaissance du procès de *hidalguía* de Juan Fernández de Aguilar que nous exploitions dans notre thèse doctorale. En revanche, elle apporte certaines informations qui nous avaient échappé et que nous insérons ici.

7. Dans le procès, son nom de Fernández n'apparaît pas. Il est simplement désigné sous le nom Juan de Aguilar Villquirán. Le nom de Fernández est, en revanche, mentionné dans les documents des archives notariales.

8. Nous avançons dans notre thèse la date de 1566 à partir des témoignages consignés dans la *probanza*. Seuls cinq témoins le connaissent depuis sa naissance. Diego Mesón et Diego Serrano la situent en 1566 ; Juan de Verdesca et Lucas Ximenes hésitent entre 1565 et 1566. Seul Alonso Peña s'écarte considérablement en indiquant la date de 1572. Teodora Grigoriadu offre la date de 1562 dans son article « El Carón de Erasmo traducido por Juan de Aguilar Villquirán : edición y estudio de la única traducción áurea del coloquio *Charon* de Erasmo de Rotterdam » mais sans fournir aucune référence expliquant celle-ci. Cf. « El Carón de Erasmo traducido [...] », *Criticón*, 106 (2009), p. 147. Dans sa thèse doctorale, cependant, elle situe la naissance de Juan en 1564 à partir de la découverte de son acte de baptême. Nous avons donc retenu cette date. Cf. Teodora Grigoriadu, « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente* »..., *op. cit.*, p. 44, 45.

9. « De la Cuadra » n'est pas mentionné dans le procès mais dans des documents notariés.

Leur présence à Escalona remontait à l'époque des arrière-grands-parents. En effet, à la mort de María de Gamboa, Martín Fernández partit pour Escalona emmenant avec lui son jeune fils Francisco<sup>10</sup> surnommé le Boiteux<sup>11</sup>. Ce dernier grandit donc à Escalona mais bien qu'il soit parfois mentionné comme habitant d'Escalona<sup>12</sup>, il semble, en réalité, avoir vécu en compagnie de sa femme María de Villaquirán principalement à Almorox comme en attestent les témoins<sup>13</sup>. Ce n'est qu'à la mort de Francisco, que María de Villaquirán arriva à Escalona où elle vint vivre avec son fils, le curé Juan Fernández de Aguilar<sup>14</sup>. C'est à Almorox que vint au monde le père de notre traducteur, le docteur Alonso, et peut-être ses autres frères et sœurs : le licencié Juan Fernández, curé de la paroisse de Santa María de Escalona<sup>15</sup>, Francisco Fernández, prêtre lui aussi, et leur sœur sur laquelle nous ne possédons aucune information. Le père de notre traducteur, le docteur Alonso Fernández de Aguilar exerçait la médecine comme son père le bachelier Francisco, semble-t-il<sup>16</sup>. Il se maria une première fois et eut deux filles: Antonia et Ana<sup>17</sup>. De sa seconde union avec Ana Ruiz naquirent quatre enfants : Juana<sup>18</sup>, Juan, Francisco et María. Ana et Juana, les sœurs de notre traducteur entrèrent au couvent franciscain de Notre Dame de la

10. « El dicho Martín Fernádes, visabuelo del que litiga avía venido a vivir de la dicha villa de Aguilar, biudo a la dicha villa d'Escalona [...] Traýa consigo al dicho bachiller Francisco Hernández de Aguilar, abuelo deste que litiga, muchacho de poca edad... », ARCV, Sala de Hijosdalgo, *liasse 1402*, dossier 1, p. 88-89. Nous indiquons notre propre pagination le document n'étant ni folioté ni paginé.

11. « Consigo avía traydo niño pequeño al dicho bachiller Francisco Fernández de Aguilar que llamavan el coxo. », *ibid.*, p. 202, p. 402.

12. On remarque une hésitation dans les premières pages du procès où la ville d'Escalona a été remplacée par Almorox.

13. Sur les sept témoins l'ayant connu, six sont des habitants d'Almorox. Andrés de San Martín est l'unique habitant d'Escalona et il déclare aussi que: « se acuerda aver conocido al dicho bachiller Francisco Fernádes de Aguilar, aguelo del que litiga siendo vesino y morador en la dicha villa de Almorox », *ibid.*, p. 345.

14. *Ibid.*, p. 190, p. 437.

15. Malgré l'homonymie, il faut se garder de le confondre avec notre traducteur.

16. « Algunos de los dichos oficiales conocieron al dicho bachiller Francisco Fernández de Aguilar médico », A.R.C.V, Sala de Hijosdalgo, *liasse 1402*, dossier 1, p. 13. Toutefois, étant donné qu'à la ligne suivante est évoqué le « dotor Alonso » dont on ne précise pas la profession, il se peut qu'il y ait eu une confusion entre père et fils.

17. Cf. Teodora Grigoriadu, « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente* »..., *op. cit.*, p. 45. Nous n'avions pas connaissance de ce premier mariage ni d'Antonia.

18. Il n'est pas impossible que Juana soit la fille de sa première épouse ou qu'il existe une erreur de nom et qu'il s'agisse en réalité d'Antonia car Teodora Grigoriadu ne signale aucun acte de baptême au nom de Juana parmi les enfants du docteur Aguilar.

Conception d'Escalona<sup>19</sup> tandis que María épousa Fernando de Avellaneda Manrique, issu de la même petite noblesse<sup>20</sup>. Francisco, d'abord curé de Taracena<sup>21</sup>, occupa, par la suite, la charge de chanoine au sein de la cathédrale de Zamora<sup>22</sup>. Juan était probablement le fils aîné et il hérita de la fortune familiale. Il se maria deux fois. De son premier mariage avec Doña María de Mendoza<sup>23</sup> naquit Ana qui professa dans le même couvent que ses tantes<sup>24</sup> et prit le nom d'Ana de Santiago tandis que sa seconde femme Juana de Loarte y Zúñiga lui donna trois héritiers : Esteban, María et Vital<sup>25</sup>.

La sœur de notre traducteur, María, eut cinq enfants de son mariage avec Fernando de Avellaneda Manrique qui l'épousa, en troisièmes noces<sup>26</sup> : Catalina, Ana, Lope, Juan et Fernando<sup>27</sup>. Les filles entrèrent au couvent comme leurs cousines et il se créa un litige entre les deux familles. En effet, Juan Fernández de Aguilar, oncle de notre traducteur et de María avait promis que la première de ses petites nièces qui entrerait au couvent bénéficierait

19. Archivo Histórico Provincial de Toledo, P. 5203, livre sans foliation, acte du 23 juin 1576. Elles recevaient de leur père et ensuite de leur frère 200 réaux par an. Cf. A.H.P.T., P-5233, f. 132.

20. Fernando de Avellaneda sollicite lui aussi une *probanza* afin d'obtenir la reconnaissance de son *hidalgúia*. Cf. A.H.P.T., P. 5233, f. 144-165. Il s'agissait pourtant du fils de Diego de Avellaneda, caballero de la orden de Santiago selon Luis Vilar y Pascual et Juan José Vilar Psayla. Cf. *Diccionario histórico, genealógico y heráldico de las familias ilustres de la monarquía española*, Madrid, Librería de D. Miguel Guijarro, 1866, tome VIII, p. 140. Un frère de Hernando, Juan, qui n'est pas répertorié par les auteurs précédents, fut évêque comme le précise Hernando dans son testament. Cf. A.H.P.T., P. 5233, f. 59. Juan de Avellaneda Manrique fut évêque titulaire de Sidonia et auxiliaire de Tolède. Cf. Ángel Fernández Collado, *Historia de la Iglesia en España : Edad moderna*, Toledo, Instituto Teológico San Ildefonso, 2007, p. 273. León Pinelo dans ses *Anales de Madrid. Reinado de Felipe III. Años 1598-1621*, le cite aussi comme évêque de Sigüenza. Cf. édition de Ricardo Martorell Téllez-Girón, Madrid, Estanislao Maestre, 1931, p. 116.

21. A.H.P.T., P. 5209, acte du 19 mai 1597.

22. En 1609, il est mentionné comme tel. Cf. AHPT, P. 5227, f. 103.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, f. 107. Il s'agit de l'acte autorisant l'entrée en religion d'Ana. Il y est précisé sa dot : « a la qual dan para su dote y sustento 600 ducados y su axuar y propina y 16000 maravedís de alimentos ».

25. A.H.P.T., P. 5233, f. 132v. En mai 1597, il était déjà marié à Juana. Cf. A.H.P.T., P. 5209, acte du 19 mai 1597. Teodora Grigoriadu fournit les dates de naissance des trois enfants à partir de leur acte de baptême : Esteban naquit en 1606, María Basilea en 1613 et Vital en 1617. Cf. « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente...* », *op. cit.*, p. 59. Notons que dans les documents notariés María n'est pas désignée comme María Basilea.

26. *Diccionario histórico, genealógico y heráldico de las familias ilustres de la monarquía española*, *op. cit.*, p. 140.

27. A.H.P.T., P. 5233, f. 56-59v.

d'une dot. Or, il semble, selon Fernando de Avellaneda, que sa fille Catalina soit entrée au couvent avant sa cousine Ana<sup>28</sup>.

La famille Fernández de Aguilar jouissait d'un certain prestige à Escalona et était tenue pour *hidalgos*. L'arrière grand-père de notre traducteur avait, semble-t-il, déjà exercé des charges municipales pour l'état des *hidalgos* à Escalona<sup>29</sup>. Le père de notre traducteur, quant à lui, avait été échevin d'Escalona pour l'état des *hidalgos* à plusieurs reprises<sup>30</sup> et son dernier mandat datait d'environ 1589. D'autres témoins déclarent qu'il fut *alcalde ordinario*<sup>31</sup>, *alcalde de la Hermandad*<sup>32</sup> et *alguacil mayor*<sup>33</sup>. Ceci étant, il est possible que certains confondent le père et le fils car notre traducteur fut lui aussi échevin durant plusieurs années<sup>34</sup>, *alguacil mayor* ainsi qu'*alcalde de la Hermandad*<sup>35</sup>. Notre traducteur de Lucien appartenait à une famille de lettrés. Le père de Juan faisait partie de ces médecins humanistes<sup>36</sup> qui se délectaient de la lecture des Anciens. Le grand-père paternel avait le titre de bachelier. Les oncles de notre traducteur, le curé d'Escalona Juan Fernández de Aguilar et Francisco Fernández de Aguilar étaient respectivement licencié

28. « Ítem declaro que la dicha Catalina de Avellaneda mi hija ha de aver lo que el cura de Santa María desta villa Juan Fernández de Aguilar mandó a sus parientas. Porque tomó estado primero que su prima D. Ana de Aguilar, aviendo mandado el dicho cura que se prefiriese la que antes le tomasse. Y porque Juan de Aguilar, patrón de las dichas memorias y padre de la dicha Ana ha gozado por ella la renta desde que murió Francisca Mexía y le toca y ha de aver otro tanto la dicha doña Catalina mi hija, mando que se averigüe ... », *ibid.*, f. 58r-v.

29. « Le avían visto usar y exercer oficios del estado de los hijosdalgo... », *Probanza*, p. 356 ; « le avían visto tener en tal opinión, possession, reputación de hijodalgo dándole los oficios que davan a los demás hijosdalgo. », *ibid.*, p. 375. Ce sont les seuls témoignages en ce sens sur Martín Fernández. De façon générale, les témoins ne l'ont pas connu et savent peu de choses de lui. Ici, notre premier témoin, Andrés de San Martín affirme être âgé de 80 ans et Juan Sánchez, de 70. Ils font partie des témoins les plus âgés.

30. Selon Pedro de Lizana « por cinco o seis vezes en años diferentes fue regidor del dicho estado de hijosdalgo de la dicha villa descalona que la última vez que lo fue podrá aver veynte cinco años poco más o menos », *ibid.*, p. 153. Dix témoins sur treize affirment qu'il fut échevin.

31. C'est le cas de Benito Bilbestre et de Francisco Sierra.

32. C'est le cas de Juan de Verdeseca, Lucas Ximenes, Alonso de la Peña Machado, Andrés de San Martín et Lucas Morales.

33. C'est le cas de Diego Serrano, Francisco Sierra et Francisco Fernández de Aguilar.

34. De 1597 à 1613 d'après Teodora Grigoriadu. Cf. « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente* »..., *op. cit.*, p. 46-58.

35. Il est moins sûr qu'il ait exercé cette dernière charge car les témoignages sont moins nombreux à ce sujet.

36. Selon Teodora Grigoriadu il était médecin du duc d'Escalona. Cf. « La traducción castellana de Juan Aguilar en su contexto de versiones del *corpus lucianum* : *Las obras de Luciano Samosatense*... », *art. cit.*, p. 334.

et docteur en droit canon. Ce dernier étudia d'abord à l'Université de Salamanque où il obtint en 1566 le titre de bachelier à la Faculté de droit canon<sup>37</sup>. En 1575, il demanda à poursuivre ses études à la Faculté de droit canon de l'Université Complutense<sup>38</sup>. Enfin, le fils de Juan, Esteban, était docteur en théologie au moins depuis 1642<sup>39</sup>.

D'autre part, la famille disposait d'un patrimoine relativement important. Dans son testament, Juan de Aguilar nomma pour héritiers ses trois enfants ainsi que sa femme à parts égales. Vital, la plus jeune, mourut rapidement<sup>40</sup>. Nous n'avons pu localiser l'inventaire des biens de Juan de Aguilar qui aurait pu nous renseigner sur sa bibliothèque. Aucune référence à celle-ci ne se trouve dans son testament et probablement les dispositions à ce sujet se trouvaient dans le *memorial* qu'il avait rédigé et confié à Pedro Díaz prébendier de la collégiale d'Escalona auquel il renvoie<sup>41</sup>. C'est d'autant plus dommage qu'il devait s'agir d'une belle bibliothèque humaniste. Nous sommes tout de même en mesure d'évaluer la fortune familiale puisque celle-ci revint presque entièrement à María. En effet, lorsque le 4 octobre 1633, la fille de notre traducteur d'Erasmus se maria avec Don Gonzalo de Lara, elle apporta une dot qui s'élevait à 1.194.000 maravedis, 8500 réaux et 4040 ducats auxquels il faut ajouter des rentes de 67.680 maravedis et de 70 réaux par an<sup>42</sup>. De plus, Esteban, par amour pour sa sœur, comme il le déclare dans le contrat de mariage, s'engageait à lui faire don de toute sa fortune, héritée de son père défunt et de sa mère. Il l'évaluait alors à 20.000 ducats et ne conservait que les chapellenies et rentes qui lui suffisaient, affirmait-il, pour vivre. Il était alors seulement âgé de 27 ans. Leur mère, Juana de Loarte, fit probablement de même puisque le contrat prévoyait qu'elle aille vivre chez Esteban et que ce dernier subviennne à ses besoins. Si Esteban venait à mourir, María et son époux Don Gonzalo devaient la prendre chez eux ou lui verser 500 réaux pour assurer sa subsistance.

Juan de Aguilar clôt sa traduction de Lucien sur une traduction d'Erasmus : le *Charon*. Il se distingue nettement des autres traducteurs d'Erasmus<sup>43</sup> postérieurs à 1536 par le choix de ce texte. En effet, il opte pour un colloque,

37. A.H.N., Section Universités, *Livre 1256*, f. 2.

38. *Ibid.*

39. C'est ainsi qu'il est désigné dans son ouvrage *Combates de Iob con el demonio*.

40. Elle décéda en 1628. Cf. Teodora Grigoriadu, « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente* »... , *op. cit.*, p. 62.

41. « Ítem declaro que yo de jo fecho un memorial firmado de mi nombre en poder del señor Pedro Díaz, raçionero de la colegial desta villa. Quiero se guarde y cumpla lo en él escrito como si aquí fuera espacificado. » Cf. A.H.P.T., *P-5233*, f. 132v.

42. AHPT, *P-5245*, f. 300-309.

43. Cf. *Erasmisme, traductions et traducteurs d'Erasmus en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*



un des écrits d'Erasme les plus critiqués et censurés avec l'*Éloge de la folie* et, à l'intérieur des *Colloques*, il choisit l'un des plus engagés dans la dénonciation de la guerre et aussi l'un des plus satiriques. Il est certain que ce choix est motivé par le fort degré lucianesque du colloque et ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il est associé à des textes de Lucien puisque, comme le fait remarquer Franz Bierlaire, Sébastien Gryphius l'imprima en 1528 à la suite d'opuscules de Lucien traduits par Erasme<sup>44</sup>. Juan de Aguilar devait bien connaître l'œuvre érasmienne. Il traduit l'adage *Orci galea*<sup>45</sup> et cite à différentes reprises les *Adagiorum Chiliades* en marge de sa traduction de Lucien. Par ailleurs, bien qu'il ne nous tienne aucun propos sur Erasme, son plaidoyer en faveur de la lecture de Lucien contre ses censeurs est tout à fait applicable à l'humaniste hollandais mis à l'Index en Espagne depuis 1559 :

*Pues si algo escribió conocidamente reprobado, y otro menos bueno y piadoso, ya está tildado y mandado quitar de sus obras ; y ya sería un conocido género de envidia querer que por un sólo lunar que está apegado a una parte del cuerpo se eche mal todo el cuerpo, que todo lo restante está hermoso y perfecto [...] así si en los autores si algún vicio se topase, debe disimularse, si las demás cosas pueden traer grande aprovechamiento a los lectores [...] Ansí que no es razón aquella que concluye, para que autor tal le dexemos caer de las manos, ni menos por ella le ayamos de entregar al fuego*<sup>46</sup>.

Les traductions de Juan de Aguilar sont exceptionnelles aussi bien pour leur qualité que pour leur audace. En effet, les textes sont en général fidèlement traduits<sup>47</sup>. Dans notre mémoire de DEA nous émettions la

44. Franz Bierlaire, *Erasme et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, Droz, 1977, p. 97.

45. Teodora Grigoriadu, « El Carón de Erasmo traducido por Juan de Aguilar Villaquirán : edición y estudio de la única traducción áurea del coloquio *Charon* de Erasmo de Rotterdam », *Criticón*, 2009, 106, p. 148.

46. *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente, traducidas de latín en romance castellano por Ioan de Aguilar Villaquirán, natural de la villa de Escalona, año 1617*, prologue du manuscrit 55. L'essentiel de son long prologue est destiné à justifier sa traduction de Lucien. Il s'appuie notamment sur l'autorité de Thomas More : « ....respondo que no ay autor antiguo más alegado que él por quantos profesan letras en todo el orbe, y cuya dotrina y autoridad siguen y aprueban en sus escritos hasta santos canonizados, como san Ioan Chrisóstomo que en la homilía que escribió sobre el *Evangelio de S. Iuan* trasladó de *verbo ad verbum* la mayor parte del diálogo intitulado *Luciano y Cínico* refiérello Thomás Moro en la prefación que haze a la versión dél. »

47. Il censure par exemple le texte lorsqu'il est question d'homosexualité. Teodora Grigoriadu relève ainsi le changement de sexe qu'il fait subir à un jeune homme afin d'éliminer la question de l'homosexualité. Cf. « La traducción castellana de Juan Aguilar en su contexto de versiones del *corpus lucianum* : *Las obras de Luciano Samosatense...* », art. cit., p. 335.

possibilité que les traductions de Lucien et d'Erasmus réalisées par Juan de Aguilar soient demeurées manuscrites par peur de la censure. Il est certain qu'Aguilar avait conçu son ouvrage en toute liberté pour un public cultivé et un cercle restreint comme l'indiquent sa dédicace à un ami dont il signale simplement l'initiale « N », et l'emblème qu'il ne peint pas mais pour la réalisation duquel il donne des instructions<sup>48</sup>. A l'heure de la publier, il aurait probablement été forcé de modifier sa traduction de Lucien et de supprimer celle d'Erasmus. Juan de Aguilar n'eut guère le temps de se poser longuement la question de l'édition de son manuscrit puisqu'il mourut un an après, aux alentours du 29 avril 1618, date à laquelle il rédigea ses dernières volontés « *estando enfermo en la cama de enfermedad corporal* »<sup>49</sup>. Il était alors âgé de seulement 54 ans.

Il nomma comme exécuteurs testamentaires Jerónimo et Juan Gajardo, Pedro Díaz, Don Lope de Avellaneda, son beau-frère le licencié Fernando de Avellaneda et Miguel Machado. Il demanda à être enterré dans l'église de Saint Vincent d'Escalona en habit de Saint François et chargea ses exécuteurs testamentaires de l'achat de plusieurs bulles comme cela était fréquent à l'époque<sup>50</sup>. Il fixa la cérémonie de ses obsèques ainsi que les messes qu'il souhaitait faire dire pour lui et ses divers parents. Enfin, il régla ses dettes

---

48. Teodora Grigoriadu analyse cet emblème passé jusqu'à présent inaperçu. Juan de Aguilar signale son emplacement (« aquí este hyeroglyfico »), décrit la figure (« Foemina pingatur nudatis nuda pudendis ;/ Clathri horum clavem dextera tensa regit ») et le distique devant l'accompagner (« Claudere quid praestat, cunni tibi clave relicta ? Nil, nam utrumque licet prehendere, fasue, nefas »). Teodora Grigoriadu offre la traduction suivante de cet emblème : « Una mujer es representada desnuda, con sus partes pudendas al descubierto ; su diestra [mano] extendida domina la llave del cerrojo », « Pregunta : ¿De qué preserva al sexo cerrar si se te deja la llave ? Respuesta : De nada, pues, lícito o no, una y otra cosa se puede alcanzar ». Elle s'interroge aussi sur le destinataire : le lecteur ou l'imprimeur ? Cf. *ibid.*, p. 334-335.

49. A.H.P.T., P-5233, f. 131-133v. Le 13 mai 1618 Juana est veuve (P 5233, f. 120) et le lendemain, elle prend possession des biens de son époux défunt : « yo la dicha doña Juana de Loarte otorgo y conozco por esta carta que doy e otorgo poder cumplido y bastante y constituyo la dicha tutela en don Juan Gajardo, canónigo de la colegiala desta villa descalona e vecino della especialmente para que en mi nombre y de los dichos mis hijos pueda pedir e demandar resçevir aver y cobrar todos y qualesquier bienes y otras cosas que a los dichos menores y a mí nos sean devidos por qualesquier personas de qualesquier partes por escrituras de censos, obligaciones, arrendamientos, cédulas, conosçimientos y en otra qualquier manera y por qualesquier recaudos y sin ellos, y para que en mi nombre y de los dichos mis hijos pueda arrendar y alquilar qualesquier casas e viñas y heredades y tierras... », *ibid.*, f. 134.

50. De telles dispositions peuvent bien sûr étonner de la part d'un traducteur d'Erasmus et de Lucien mais il ne faut pas négliger le poids de la coutume et le fait que face à l'au-delà mieux valait mettre toutes les chances de son côté.

envers sa fille Ana<sup>51</sup> et les gages qu'il devait à une ancienne servante<sup>52</sup>.

Juan de Aguilar qui consacra une partie de sa vie à traduire Lucien et qui avait hérité cette pratique de son père, transmit cette passion à son fils, Esteban de Aguilar y Zúñiga. Celui-ci avait 12 ans lorsque son père mourut et onze ans lorsque Juan acheva ses traductions de Lucien et d'Erasme. Le jeune homme dut donc voir son père travailler sur les traductions et pourquoi pas les lui entendre lire. Esteban réalisa diverses traductions. Nous ne connaissons que les suivantes : *Corte divina, o Palacio celestial*<sup>53</sup> du jésuite Nicolas Caussin dont il ne traduisit qu'une partie, *Tártaros en China* de Martin Martini et *Laurea lusitana*, recueil de sermons de divers prédicateurs portugais édités en deux volumes<sup>54</sup>. Toutefois, il semble, comme il le suggère dans son unique prologue en tant que traducteur, que nous lui devions davantage de traductions parues anonymement<sup>55</sup>. Il se montra à la hauteur des ambitions littéraires de son père puisqu'il composa parallèlement quatre ouvrages originaux la *Corona de predicadores, o predicación de San Estevan* alors qu'il n'avait que 23 ans<sup>56</sup>, *Combates de Iob con el Demonio* édité en 1642, *Quaresma o sermones para ella* de 1657 et la *Estatua, y árbol con voz política, canónica y soñada en que veló y se desveló Nabuchodonosor y reveló Daniel* imprimée en 1661. Il écrivit aussi des poèmes<sup>57</sup> qu'il composa pour le *Certamen angélico* en 1656<sup>58</sup>.

Nous savons peu de choses quant à sa conception de la traduction. La seule réflexion qu'il nous livre sur sa pratique est la suivante : « *La traducción te da el concepto fiel, sin atarse al número de las voces, que no es translación canónica ; y aun ésta admite paráfrases para más claridad*<sup>59</sup>. » Tous ses ouvrages excepté *Tártaros en China* ont une thématique religieuse et il se forgea, par

51. A.H.P.T., P-5233, f. 132v.

52. *Ibid.*, f. 132r.

53. *Corte divina, o Palacio celestial*, Madrid, Joseph Fernández de Buendía, aux frais de Lorenzo Ibarra, 1675.

54. *Laura lusitana, sermones varios de diversos autores*, Madrid, Andrés García de la Iglesia, aux frais de Gabriel de León, s. a et *Laurea lusitana, sermones varios de diversos autores*, Madrid, Andrés García de la Iglesia, aux frais de Gabriel de León, 1679.

55. « Hame obligado el Mercader a que ponga mi nombre. Paréscele sin duda, que le dará alguna autoridad. Muchas cosas has leído, que nacieron de mi pluma, y callan su nacimiento, y las apruebas porque la censura ha de fundarse en los méritos, no en la opinión. » Cf. « Intérprete al lector », *Tártaros en China*, Madrid, Joseph Fernández de Buendía, aux frais de Lorenzo Ibarra, 1665.

56. C'est ce qu'il affirme dans son prologue à la *Quaresma o sermones para ella*.

57. Teodora Grigoriadu les reproduit dans sa thèse.

58. José Simón Díaz, *Bibliografía de la literatura hispánica*, tome IV, Madrid, C.S.I.C., 1972, p. 532-535.

59. Cf. « Intérprete al lector », *Tártaros en China*, op. cit.

ses œuvres originales, une solide réputation d'orateur éloquent et d'érudit aussi bien dans le domaine des Écritures que dans celui des Classiques gréco-latins<sup>60</sup>. Étant donné l'érudition dont il fait preuve et son style amène, il dut recevoir une éducation humaniste et disposer d'une bibliothèque bien garnie. Malgré le changement de thématique par rapport à son grand-père et à son père, l'esprit demeure semblable. Il cite d'ailleurs largement Lucien dans ses ouvrages et notamment dans la *Quaresma*<sup>61</sup>. Il se situe tout à fait dans la ligne de l'humanisme chrétien des hommes du XVI<sup>e</sup> et réalise une heureuse synthèse de l'héritage classique et chrétien que célèbrent les qualificateurs de ses ouvrages. Dans sa *Quaresma*, il cite aux côtés des Écritures et des Pères de l'Église des classiques grecs et latins : Euripide, Pline, Sénèque, Plutarque, Platon, Appien, Livius, Valère Maxime, Xénophon, Socrates, Aulu Gelle, Diogène, Esope, Aristote, Hérodote, Virgile, Horace, Martial, mais aussi des humanistes tels que Ficin, Sabellico, More ou encore Erasme. En ce qui concerne ce dernier, il s'y réfère et cite particulièrement les *Apophtegmes* mais sa connaissance de l'œuvre de l'humaniste de Rotterdam est probablement fort supérieure à celle qu'il veut bien montrer. De la même façon, il en est probablement plus proche qu'il ne le reconnaît<sup>62</sup>. Dans tous les cas, la manière qu'il a de commenter les Écritures en fait le digne héritier de l'humanisme chrétien comme on en jugera par ce passage :

*Pues si tantos buscan la verdad, cómo se quexa oy Christo, de que quando viene a combidar con ella no la admiten ? Quare non creditus ? Y cómo se lamenta el Philalites de Luciano, de que por ser maltratada*

---

60. À propos de la *Quaresma*, l'examineur de l'œuvre, le jésuite P. Joseph Espuches écrit : « autor bien conocido, y aprobado en otras obras » et il fait un éloge de l'ouvrage : « porque en ésta he hallado explicación aguda y verdadera de los evangelios y de toda la Escritura, con que confirma sus pensamientos el Autor que con ser particulares y ingeniosos son todos morales, sólidos, seguros y nativos, ilustrados con mucha erudición de padres de la Iglesia, explicados con viveza y con acierto, y sazónados con alguna sal de la profana, de la que usa con la templança, que pide el intento sagrado, que professa... ». De son *Estatua y árbol con voz política canónica y soñada* de 1661, le qualificateur estime : « ...que es quanto se puede desear en un Excelente intérprete de las sagradas letras. Combida al curioso con historias y ritos de la antigüedad ; al filósofo con secretos naturales ; con agudezas al Predicador, y al místico con noticia de casi toda la escritura y a todos con eloquencia que suavemente les arrebatte la atención a la estima de lo eterno y desprecio de lo visible... ».

61. *Quaresma o Sermones para ella*, Madrid, Julián Paredes, 1657.

62. « Qué es Fe ? Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Es la substancia de lo que se espera, y el argumento, o indicio de lo que no se ve. Sea definición de la fe, como quiere Gerónimo y Theophylacto. Sea Panegýrico, y no Dialéctica essencia, como **porfia Erasmo**. No disputo. Ello es verdad. La Fe es la substancia, la essencia », *Quaresma o Sermones para ella*, op. cit., f. 226v.

*de los hombres se huyó al cielo, aunque nació en el mundo, que en él la señala David su cuna : Veritas de terra est. Pero hablava de Christo, que nació en ella. Pero también Christo se fue al Cielo maltratado por los hombres. Y es el caso, que se quexa la verdad, de que estos mismos que la buscan fueron causa de su destierro. Porque aviendo embiado Dios para Ayo de los hombres a la Paz, a la Iusticia y a la Vergüença. A la Paz desterraron los Príncipes por ambición...*<sup>63</sup>.

Nous savons peu de choses de son parcours. En 1633, il était diacre d'évangile et prêtre de la collégiale au début de l'année 1679. Quelques mois plus tard, le 15 octobre 1679, il était doyen de la collégiale d'Escalona<sup>64</sup>. Ses activités littéraires et critiques le menèrent naturellement d'Escalona à Madrid où il résidait en 1679. Il évoluait probablement dans les cercles de la Compagnie de Jésus. En effet, il traduisit les ouvrages de Martin Martini et Nicolas Caussin tous les deux jésuites et, parmi les livres dont il autorisa l'impression, nous retrouvons encore trois ouvrages de jésuites : Pedro de Mercado, Antonio de Céspedes et Nicolas Caussin. Dans son testament il fait référence à ses supérieurs sur ordre desquels il écrivit certains ouvrages<sup>65</sup> mais il n'apporte pas davantage d'informations. Il devait fréquenter les milieux intellectuels et éditoriaux de l'époque car outre ses traductions et œuvres originales nous lui devons de nombreux examens d'ouvrages. À partir de 1662 et jusqu'à sa mort, il autorisa la publication d'au moins dix-sept œuvres. Il est notamment connu pour ses verdicts concernant des *comedias*<sup>66</sup> des plus grands dramaturges de son temps tels que Calderón de la Barca ou Tirso de Molina qu'il dut côtoyer. Il mourut entre fin 1680 et mars 1682. En effet, le 19 mars de cette année-là María Enríquez nous apprend qu'il est décédé<sup>67</sup>. Le 16 juin 1680, probablement déjà malade, il avait donné pouvoir

63. *Ibid.*, p. 192r-v.

64. C'est ce qui est indiqué dans sa Censura du *Compendio de las historias, descubrimientos, guerras y conquistas de la India oriental* de José Martínez de la Puente publié à Madrid par l'Imprimerie impériale en 1681.

65. « Protesto de vivir y morir y según que lo tengo protestado en diferentes libros que e escrito y en otros instrumentos de horden de mis superiores », A.H.P.T., P- 5295, f. 123.

66. Il fait partie des censeurs qui interviennent le plus fréquemment avec P. Martín del Río. Cf. Edward M. Wilson, « Nuevos documentos sobre las controversias teatrales : 1650-1681 », *Actas del Segundo Congreso Internacional de Hispanistas*, Nimègue, Institut Espagnol de l'Université de Nimègue, 1967, p. 163. E. M. Wilson signale d'ailleurs la valeur des approbations dans l'histoire des traités sur le théâtre. En effet, on y trouve une esquisse des théories théâtrales de l'époque.

67. « ...En virtud del poder que tengo del Sr Don Esteban de Aguilar y Çúniga deán que fue de la sancta yglesia colegial desta villa para hacer su testamento debajo de cuja disposición murió... », A.H.P.T., P- 5295, f. 121r.

à María Enríquez lui permettant de toucher tout ce qui lui était dû<sup>68</sup>. Le 15 septembre 1680, il avait désigné ses héritiers et il précisait dans le document notarié n'avoir pas même le temps de faire son testament. Il légua tous ses biens à María Enríquez, une veuve d'Escalona, probablement sa concubine, qu'il nomma avec Joseph Herrera Bardales exécuteurs testamentaires. Sa confiance en María Enríquez était totale puisqu'il la chargea de rédiger, à sa place, son testament. Il précisa simplement qu'il souhaitait être enterré dans l'église Saint Vincent, à côté de ses parents et qu'il laissait à sa « nièce » Doña Andrea de Contreras<sup>69</sup> religieuse novice<sup>70</sup> au couvent d'Escalona une rente de 16500 maravedis par an.

Au travers de cette famille de traducteurs, nous retrouvons trois générations d'humanistes : le docteur Aguilar, médecin humaniste qui à ses heures perdues traduisait des dialogues de Lucien ; Juan le plus grand traducteur espagnol de Lucien du Siècle d'Or et le dernier traducteur en Espagne d'Erasme pour la même période que l'époque condamna malheureusement à la discrétion et dont l'œuvre aura attendu presque quatre siècles avant d'être éditée ; et enfin, Esteban traducteur à son tour mais aussi écrivain et critique qui s'est nourri des classiques et des grands humanistes du siècle antérieur et notamment d'Erasme mais qui prend bien soin d'affirmer sa distance à son égard. L'exemple de cette famille de traducteurs montre l'importance de l'héritage dans la pratique de la traduction. De la même façon qu'il était fréquent qu'un fils suive la même filière professionnelle que son père, l'art de la traduction lui aussi s'est transmis de génération en génération. La famille Aguilar est loin d'être un cas isolé. Il est donc fondamental, à notre sens, de prendre davantage en compte cette tendance. Et bien qu'elle ne doive pas nous mener à des conclusions hâtives ni systématiques, elle pourrait parfois nous permettre de répondre à certaines interrogations. Certes, en Espagne, il est parfois d'autant plus compliqué de relier une personnalité à une autre que l'adoption du nom ne suivait pas une norme stricte. Le fils reprend

---

68. « Doy poder el que de derecho se requiere a Doña María Enríquez, biuda, veçina de esta dicha cibdad especialmente para que en mi nombre pueda mandar, reçibir, aber y cobrar en juiçio y fuera del todos y qualesquier maravedís, trigo, zebada, zenteno y otras que se me deben por escrituras de zensos, juros, obligaciones, arrendamientos, cédulas y asientos de libros y en otra qualquier forma... », *ibid.*, f. 94.

69. Le nom de Contreras apposé à ceux de Loarte y Zúñiga pour désigner sa mère Juana n'apparaît que dans le testament d'Esteban. Ce nom ne se trouve dans aucun autre document notarié antérieur. Il est destiné à couvrir la naissance illégitime de la fille qu'il eut avec María Enríquez. En effet, le 19 mars 1682, María Enríquez, dans un document notarié précise qu'il s'agit de sa fille. Cf. A.H.P.T., P- 5295, f. 121v.

70. Elle avait été mariée à Don Juan Francisco Rico et déjà Esteban de Aguilar y Zúñiga lui avait apporté une dot. Cf. *Ibid.*

généralement le nom de sa mère et de son père mais il n'opte pas forcément pour le premier nom de ses géniteurs. Ainsi, Juan Fernández de Aguilar Villaquirán fils de María de la Cuadra et d'Alonso Fernández de Aguilar n'a pas conservé de traces du nom de sa mère<sup>71</sup>. Il reprend en revanche le nom « Villaquirán » qu'il doit à sa grand-mère paternelle. En outre, dans son manuscrit de Lucien, le nom de Fernández est omis. Quant à son fils Esteban, il reprend le nom « de Aguilar » mais associé au nom de sa mère « Zúñiga ». Une recherche systématique mettrait en lumière ces lignées de traducteurs qui se forment dans le sein familial et nous apporterait des compléments sur la formation de ces maillons indispensables à une meilleure connaissance de la culture de l'époque.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aguilar Villaquirán Juan de, *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente, traducidas de latín en romance castellano por Ioan de Aguilar Villaquirán, natural de la villa de Escalona, año de 1617*, Bibliothèque Menéndez Pelayo (Santander), ms 55, 398 folios.
- Aguilar y Zúñiga Esteban, *Quaresma o Sermones para ella*, Madrid, Julián Paredes, 1657, 630 p.
- *Tártaros en China*, trad. de l'œuvre de Martin Martini, Madrid, Joseph Fernández de Buendía, aux frais de Lorenzo Ibarra, 1665, 188 p.
  - *Corte divina, o Palacio celestial*, trad. partielle de l'œuvre de Nicolas Caussin, Madrid, Joseph Fernández de Buendía, aux frais de Lorenzo Ibarra, 1675, 316 p.
  - *Laura lusitana, sermones varios de diversos autores*, Madrid, Andrés García de la Iglesia, aux frais de Gabriel de León, s. a., 409 p.
  - *Laurea lusitana, sermones varios de diversos autores*, Madrid, Andrés García de la Iglesia, aux frais de Gabriel de León, 1679, 426 p.
- Bataillon Marcel, *Erasmus et l'Espagne*, Genève, Droz, 1991, 3 volumes, 2 080 p.
- Bierlaire Franz, *Erasmus et ses Colloques : le livre d'une vie*, Genève, Droz, 1977, 140 p.
- Fernández Collado Ángel, *Historia de la Iglesia en España : Edad moderna*, Toledo, Instituto Teológico San Ildefonso, 2007, 380 p.
- Grigoriadu Teodora, « La traducción castellana de Juan Aguilar en su contexto de versiones del *corpus lucianum* : *Las obras de Luciano Samosatense...* », in *Letras humanas y conflictos del saber : la filología como instrumento a través de las edades*,

71. Il est fort possible que le nom « de la Cuadra » disparaisse dans la mesure où il dénote un milieu social nettement moins enviable que le nom « de Aguilar ».

## LA TRADUCTION AU SIÈCLE D'OR : UNE PRATIQUE QUI S'HÉRITE

- A. Vian Herrero et C. Baranda Leturio (dirs), Madrid, Editorial Complutense, 2008, p. 325-344.
- « El *Carón* de Erasmo traducido por Juan de Aguilar Villaquirán : edición y estudio de la única traducción áurea del coloquio *Charon* de Erasmo de Rotterdam », *Criticón*, 2009, 106, p. 147-159.
- « *Las obras de Luciano Samosatense orador y filósofo excelente* », *Manuscrito 55 de la Biblioteca Menéndez Pelayo : edición y estudio*, thèse doctorale de l'Université Complutense dirigée par Ana Vian Herrero et soutenue en 2009, 1 281 p. Disponible sur le site de l'Université Complutense <http://eprints.ucm.es/10598/T31864.pdf>
- Martínez de la Puente José, *Compendio de las historias, descubrimientos, guerras y conquistas de la India oriental*, Madrid, Imprimerie impériale, 1681, 382 p.
- Pinelo León, *Anales de Madrid. Reinado de Felipe III. Años 1598-1621*, éd. de Ricardo Martorell Téllez-Girón, Madrid, Estanislao Maestre, 1931, 492 p.
- Rabaey Hélène, *Erasmisme, traductions et traducteurs d'Erasme en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle*, thèse doctorale inédite de l'Université de Rouen dirigée par Alain Milhou et Philippe Berger, 2007, 725 p.
- Simón Díaz José, *Bibliografía de la literatura hispánica*, tome IV, Madrid, C.S.I.C., 1972, 836 p.
- Vilar y Pascual Luis et Juan José Vilar Psayla, *Diccionario histórico, genealógico y heráldico de las familias ilustres de la monarquía española*, tome VIII, Madrid, Librería de D. Miguel Guijarro, 1866, tome VIII, 499 p.
- Vives Coll Antonio, *Luciano de Samosata en España (1500-1700)*, Valladolid, Secretariado de publicaciones de la Universidad de la Laguna, 1969, 210 p.
- Wilson Edward M., « Nuevos documentos sobre las controversias teatrales : 1650-1681 », *Actas del Segundo Congreso Internacional de Hispanistas*, Nimègue, Institut espagnol de l'Université de Nimègue, 1967, p. 155-170.



